



HAL
open science

Le féminin ou la liberté du semblant : le “ pèse-homme ”

Paul-Laurent Assoun

► **To cite this version:**

Paul-Laurent Assoun. Le féminin ou la liberté du semblant : le “ pèse-homme ”. Cliniques méditerranéennes, 2015, Énigmes et destins du féminin 92, pp.57-72. 10.3917/cm.092.0057 . hal-01496462

HAL Id: hal-01496462

<https://hal.science/hal-01496462>

Submitted on 4 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paul-Laurent Assoun

*Le féminin ou la liberté du semblant :
le « père-homme »*

« ... la femme a une très grande liberté à l'égard du semblant. Elle arrivera à donner du poids même à un homme qui n'en a aucun¹. »

Il y a un paradoxe du féminin, celui du rapport au « semblant », en son régime inconscient. C'est la porte que nous ouvrirons, pour redonner accès à cette inépuisable question du féminin, en commençant par pointer ce qui, dans le discours de Lacan sur la question, peut paraître contradictoire. D'une part, la femme semble ordonnée, *via* la « mascarade », à la loi du semblant, pour y faire représenter son être, solidairement social et sexuel ; d'autre part, elle se trouverait gratifiée, à l'examen, d'une « plus grande », voire d'une « très grande liberté », eu égard au semblant (que celle de l'homme, faut-il entendre). Cela s'atteste à un fait majeur, c'est qu'elle aurait la capacité, voire le don, de donner à son partenaire masculin le « poids » qu'elle désire. Si par ailleurs la femme est « le symptôme de l'homme » – propos plus remarqué et commenté –, l'homme s'avèrerait être le *symptôme endossé* d'une femme, qu'il s'en doute ou non, qu'il s'en accommode ou pas.

On aurait tort de considérer l'énigme du féminin intrinsèquement : le fameux « que veut la femme² ? » s'éclaire de ce que cette femme, fût-elle désespérément mariée à sa solitude, dispose de ce recours de faire de l'homme ce qu'elle *veut qu'il soit*. Elle a de ce fait même une « politique du couple » – justement liée à la gestion de cette solitude dont elle « se fait partenaire » par ailleurs. En d'autres termes, toute femme aurait deux « interlocu-

Paul-Laurent Assoun, professeur à l'université Paris-7 Diderot, psychanalyste – 12, rue Maublanc F-75015 Paris ; paulaurent.assoun@gmail.com

1. J. Lacan (1971), Le Séminaire, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 35.

2. À Marie Bonaparte (1930). P.-L. Assoun, *Freud et la femme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2003.

teurs » : sa solitude – de structure, pour des raisons à revisiter à cette occasion – et « son » homme, conjoncturellement, un homme qu'elle s'emploie à *faire sien*, afin de faire diversion à son « célibat ontique ». C'est ce qui l'occupe une bonne partie de sa vie, au-delà même de la « limite d'âge » et même si, avec le temps, « elle fatigue »... En termes plus directs : « s'arranger » de son compagnon de vie, c'est une occupation majeure et un travail psychique décidé, voire acharné, chez une femme.

Il ne faut donc pas l'entendre trop vite comme un « pis aller », mais comme une « politique » de fond qui exige une intense *activité*. En quoi le « devenir-femme » requiert une énergie spéciale que souligne Freud³. Qu'elle le prenne avec humour ou y fonde son désespoir secret. Cela s'entend dans l'analyse comme hors d'elle, l'analyse faisant justement caisse de résonance à cet effet. Si la « mascarade », magistralement repérée par Joan Rivière⁴, en est une dimension essentielle, on a méconnu l'autre visage, qui pourrait en être l'envers, soit la politique de *masquage... de l'homme* et d'« enfumage du masculin » – qui le rend littéralement « supportable ». La femme, structurellement déçue, s'active, ne serait-ce que pour « prévenir » sa déception, à *donner du corps et du coffre* à l'homme, façon de jouer son « va-tout » : « la solitude ou l'homme » (comme « la bourse ou la vie »).

LA « POLITIQUE DU SEMBLANT » OU LES DEUX SEXES

Le semblant, Lacan le souligne vigoureusement, est à démarquer de la fiction et du « faire semblant ». C'est ce qui ajuste le rapport de duperie nécessaire pour faire tenir le réel, donc le rapport à l'autre. Il consacre dès lors un séminaire à en décliner les figures, du discours au signifiant, du fétiche au fantasme avec, comme « joker », le phallus. L'introduction de la catégorie de semblant permet en effet de réorienter la lecture du phallus, de le voir d'un autre œil en quelque sorte : « Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée à un semblant, qu'elle est solidaire d'un semblant⁵. » C'est sa fonction « évanescence » qui en fait, autant et plutôt que le « signifiant fondamental », l'emblème électif de la jouissance. C'est aussi et surtout, à ce titre, ce qui assure la médiation, aussi impossible qu'intense, entre les deux sexes. Toute la question est de savoir à quel titre hommes et femmes sont assujettis au semblant – phallique – et quelle « politique » ils mènent, comme sujets, dans leur rapport singulier à la castration et en leur entre-deux.

3. J. Rivière (1929), « La féminité en tant que mascarade », dans *Féminité mascarade*, Paris, Le Seuil, 1994, 197-213.

4. S. Freud (1931), « Sur la sexualité féminine », dans *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969.

5. J. Lacan, *op. cit.*, p. 34.

La femme semble comme poisson dans l'eau dans la mascarade, tant pour gérer la socialisation de la castration – comme l'atteste le cas paradigmatique allégué par Joan Rivière, décompensant au lendemain de sa réussite éblouissante sur la scène sociale du discours, après une prise de parole pourtant ovationnée, et se jetant à corps perdu, dans l'après-coup, dans la mascarade expiatoire qui l'amène à se déguiser en femme aux yeux de ses collègues hommes, envers lesquels elle devient toute « œillades ». Sauf, pour Lacan, à ajouter qu'il y a comme enjeu le désir d'être reconnue pour ce qu'elle est et ce qu'elle n'a pas, soit son « être-femme », mais aussi qu'« il y a du jeu » dans son usage du semblant. Rien n'est plus distinctif peut-être de l'être-femme que ce contraste entre un assujettissement implacable à un certain destin psychique et social et une liberté non moins insolente par rapport à ses choix : « *J'aime qui je veux* », tel en serait l'adage, sauf à travailler à vouloir aimer l'être choisi à cet effet, ce qui ne va pas sans petits arrangements avec la réalité, sinon avec le ciel...

LA FEMME, « PÈSE-HOMME » : LA POLITIQUE MASCULINE DE LA FEMME

Cette remarque, qui peut paraître incidente dans le propos de Lacan, et quasi anecdotique et qui, naturellement, laisse songeur (elle est faite pour cela), nous semble donc porter au cœur de la question de la *condition féminine inconsciente* et de la *politique masculine de la femme*. L'exploit banal et en quelque sorte quotidien d'une femme est de majorer la « valeur » du quidam qu'elle a choisi. Cela se voit notamment quand il est d'évidence que, « de poids, il n'en a aucun ». Tel « poids léger » de la masculinité devient, sous la baguette magique de sa dulcinée, un poids lourd. C'est sa façon de pratiquer « l'amour aveugle », par un exercice de prestidigitation d'autant plus spectaculaire qu'il est commun. Il arrive ainsi qu'une femme travaille à la promotion d'un homme.

C'est en quelque sorte sa forme de « surestimation » (*Überschätzung*) sexuelle et spéculaire. Ce que Lacan appelle humoristiquement la fonction du « pèse-personne ». Symptôme de l'homme, elle est aussi le « pèse-homme » ! Il n'y a certes pas de « balance » universelle (à part celle qui constate les surcharges pondérales, et c'en est une en quelque sorte). Dieu est néanmoins représenté comme « pesant les âmes » et les « péchés ». Mais nous filerons l'idée de Lacan – avec les ressources d'humour que comporte la chronique des relations hommes/femmes, entre tragédie et vaudeville –, que toute femme serait équipée d'un « pèse-homme » personnel et portatif. Du moins se le procure-t-elle à un certain moment de son « devenir » qu'il faudra situer. Elle ne le dévoile d'ailleurs à personne qu'à elle-même, elle ne

va pas le « crier sur tous les toits », le confie à la rigueur à ses amies intimes, et il ne se découvre guère qu'à l'analyste, s'il a le poids qu'il faut...

C'est d'ailleurs l'occasion de revenir à *l'amitié féminine* et à son rôle dans l'affaire, soit *comment il est question des hommes entre femmes*. On se souvient de la remarque de Lacan à propos des « filles », qui pourrait paraître triviale alors que c'est le fruit de l'expérience analytique : « Elles se groupent deux par deux, elles font amie-amie avec une amie jusqu'à ce qu'elles aient, bien entendu, arraché un gars à son régiment [...]. Quand elles ont détourné un gars de son régiment, naturellement elles laissent tomber l'amie, qui d'ailleurs ne s'en débrouille pas plus mal pour autant⁶. » Cette remarque « micro-sociologique » (et qui semble par sa référence empruntée à un autre âge) prend toute sa valeur pour montrer que la femme n'émerge pas d'emblée à la « psychologie des masses », où se fondent plus volontiers les mâles ; elle vient plutôt décompléter les « foules d'hommes » d'un exemplaire à recycler dans son économie privée au nom de l'Éros. C'est son mode de « recrutement », qui implique qu'elle donne du poids à ce spécimen extrait des masses, tant l'homme est enclin à s'enrégimenter de diverses manières. Grâce à l'humour entre amies, quand le type « tombe dans la conversation », il est comme déshabillé, le temps de l'échange, de son semblant.

Si quelque chose du voile du leurre se lève alors, ce qu'elle ne peut pas dire, à son amie intime pas plus qu'à son for intérieur, c'est qu'elle a besoin de ce leurre pour *se faire tenir* dans le lien. Car une femme, là, doit bien jouer double jeu, il lui faut vaincre sa tendance à être non dupe pour revêtir « son » homme de l'habit qu'il faut, habit de lumière à l'occasion (celui dont on a revêtu les bouchers des abattoirs, rendant possible ce semblant collectif nommé « corrida »)... Les « filles » entre elles ont donc l'art de se dire les choses tout de go, mais dès qu'elles se mettent « deux par deux », comme dit Lacan, elles doivent gérer aussi cette double posture, l'une qui énonce « les quatre vérités » de l'homme quand elles se confient ; l'autre, conservée par-devers chacune d'elles, qui « reformate » un homme à son usage. Ainsi l'amour de l'homme est-il susceptible de faire boiter à terme les plus avérées affinités féminines. Ainsi arrive-t-il aussi que lesdites amies se perdent de vue...

PYGMALION AU FÉMININ : « L'EFFET BAUDRUCHE »

On connaît le mythe de Pygmalion⁷ où culmine le fantasme au masculin : sculpter une statue d'ivoire, qu'il peut ensuite animer de son désir, auquel elle est dès lors vouée à faire écho, échappant par là même au destin céliba-

6. J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 84-85.

7. Ovide, *Les métamorphoses*, X, 143-297.

taire inspiré par sa haine des femmes de ce monde. « Vœu » peu ou prou présent au cœur du désir masculin de reformater la femme, de la refaire plus qu'à son goût, selon la plastique de son désir – afin qu'elle ne donne plus de voix que pour faire résonance à son fantasme. Elle n'a plus dès lors qu'à chanter en écho, comme dans l'admirable *Pygmalion* de Rameau, qui fait passer dans le corps le frisson du fantasme, assuré de son effet, d'obsessionnel élevé au sublime⁸.

Ce qui se dégage ici, en miroir contrasté, est *l'effet Pygmalion du choix d'objet chez la femme*. Sauf qu'elle s'y prend juste à l'envers : là où nos Pygmalion au masculin cadrent la femme en la faisant entrer coûte que coûte dans la fenêtre du fantasme, en un effet statufiant, les Pygmalion au féminin prennent l'homme en son réel, elles ne l'écartèlent pas pour l'encaster dans leur fantasme. Elles le traitent dans son incarnation réelle ; elles gardent, à ce niveau du moins, les yeux en face des trous, sauf à le gonfler. C'est « l'effet baudruche ». Quoique le terme semble viser une dérision, c'est bien d'abord d'une métamorphose ou, mieux, d'une performance qu'il s'agit. Au bout de ce traitement, l'objet masculin est en effet sur-estimé, plus précisément surdimensionné, *dumping* par lequel elle le fait tenir ce qui, du coup, *la* fait tenir. Cette surcote, comme on dit dans le langage de la Bourse, n'obéit pas à la même logique de l'idéalisation que celle de l'homme, quoique l'homme surestimé soit en quelque manière *subsidiairement idéalisé*, superlativation qui permet de lui donner une assiette, en quoi c'est elle qui fait tenir le couple en lui donnant créance. À la fin, l'homme fourni par la réalité est à peu près méconnaissable, mais enfin, à ce prix, elle l'a tout à elle... Ce n'est certes pas la seule politique possible, on s'en avisera, mais c'est bien la politique commune où se reconnaît « l'habilité » au féminin – au sens pascalien, celle qui fait compromis avec l'injustice du monde...

Cela s'entend comme en haut-parleur dans l'analyse. Ainsi de telle femme qui, après s'être plainte de la façon la plus avérée et réitérée de son partenaire, interrompt incontinent sa litanie de plaintes séance tenante, pour s'exclamer brusquement à quel point, « quand elle y pense », quand même, ce type-là qui partage sa vie est « formidable »... Le voilà, pour un temps au moins, réhabilité et c'est reparti pour un tour... Si l'on a bonne mémoire des griefs exprimés antérieurement, on peut s'étonner de ce changement météorologique d'un moment à l'autre. Il faut croire qu'elle *s'excite à l'idéaliser*, comme pour *se* mystifier suffisamment pour étayer la consistance du bonhomme.

On connaît bien sûr des positions féminines tout à fait différentes, voire antinomiques, ravalant systématiquement le compagnon de vie – cette politique du mépris, efficacement restituée dans le roman éponyme de

8. J.-P. Rameau, *Pygmalion*, 1748.

Moravia, l'acculant même à l'impuissance, dans une relation indéniablement sado-masochiste⁹, qui est un destin avéré du couple où la femme en vient à occuper nettement la position sadisante – sauf à interroger la position de l'homme qui « s'étrifie » dans un mépris au quotidien, jusqu'à y trouver son confort.

À quoi rime précisément cette démarche de majoration ? En quoi – car le propos de Lacan n'est pas immédiatement déchiffrable –, cela trahit-il une « plus grande liberté à l'égard du semblant » – ce qui voudrait dire que l'homme est, lui, plus *aliéné* au semblant ? Que veut dire qu'elle ne fait pas que se masquer, mais masque l'homme ?

Il faut donc comprendre comment et, si possible, pourquoi elle fait cela. On notera que les cas de « psychologie amoureuse » recensés par Freud, du côté masculin, vont de « l'amour de la putain » (*Dirnenliebe*) au « choix d'objet particulier chez l'homme » qui élève l'objet supposé rabaisé jusqu'à la Dame de l'amour courtois¹⁰. Mais à quoi correspond ce choix d'objet, pas si particulier, au féminin, cette politique générale de choix d'objet que l'on pourrait appeler « l'amour du minus » ? Aux âmes sensibles que générerait ce qui apparaît comme un jugement de valeur – car après tout, de quel droit gratifier quiconque d'un tel prédicat péjorant ? –, il faut rappeler que c'est justement le constat et la conviction secrète d'un ravalement de l'homme, d'un « moins à valoir » social, voire humain qui, dans l'évaluation de la femme, peuvent *motiver* le choix et l'incruster.

LE « SURMÂLE », UNE CRÉATION FÉMININE

L'étrange texte d'Alfred Jarry¹¹ contient une indication sur ce point. On connaît le paradoxe développé par ce phraseur plutôt ridicule qu'est cet André Marcueil, cet Ubu du sexe, qui, à la façon d'un adolescent, jouant au blasé, déclare que « l'amour est un acte sans importance, puisqu'on peut le faire indéfiniment » et parle, en pseudo-érudit, d'un certain Indien décrit par Théophraste comme athlète de l'acte sexuel, dont il fait miroiter qu'il pourrait, à ses moments perdus, battre le record. Tout cela ne serait que verbiage s'il n'y avait, dans l'assistance, cette jeune femme qui va venir soutenir son fantasme ubuesque d'un record de masculinité à battre. Le « surmâle », ce « sur-semblant » masculin, est né de la rencontre de la fanfaronnade du petit mâle et de l'accréditation qu'il reçoit d'une femme en somme astucieuse.

9. A. Moravia, *Le mépris*, Paris, Flammarion, 1954.

10. P.-L. Assoun (1992), *Le couple inconscient. Amour freudien et passion postcourtoise*, Paris, Économica-Anthropos, 2014.

11. A. Jarry (1902), *Le surmâle*, Paris, Éditions Ramsay/Jean-Jacques Pauvert, 1990.

Le tournant décisif se situe dans l'entretien du chapitre IV, avec cette petite phrase qu'elle susurre, en tête à tête, à l'oreille du beau parleur, au sortir de sa performance verbale. La voilà qui murmure, ainsi qu'un mot d'ordre qui serait compris de Marcueil et d'elle seuls : « L'Indien tant célébré par Théophraste... Devinez pourquoi je crois à l'Indien ? Parce que personne n'y croira... heureusement ! En public d'ailleurs, je n'y croirais pas... Ne vous étonnez point, quand nous nous reverrons dans quelque salon, que je me moque plus, et plus férocement qu'aucune femme, de l'Homme dont la force n'a pas de limites. » « Je crois à l'Indien », tel est l'adage qui fait à l'occasion contrat entre les deux sexes, en cette conjoncture. Vite traduit par l'impératif implicite : « Sois l'Indien, je t'y autorise, je te l'ordonne même ! » Le voilà dès lors remonté à bloc – et « à ressorts », prêt à produire de l'inouï dans le domaine –, grâce à cette femme qui va l'accompagner dans son rallye insensé. C'est bien elle qui active les leviers de cette *love machine*. A-t-on suffisamment remarqué que c'est ce « feu vert » donné par la femme qui va hausser le mondain en héros du sexe, enfourchant sa machine, l'acculer à l'acte, champion cycliste du sexe ? Tout serait sans doute retombé comme un soufflet s'il n'avait trouvé en Elle (« Ellen »), plus qu'une candidate à l'expérience, la caution qui lui permet de se coapter à l'identification surmoïque/« surmâlique ». Il peut croire alors, par le truchement de cette voix de sirène, à la puissance phallique, fétichisé qu'il est par cette adhésion d'une femme qui vient incarner le fantasme de l'Indien, entre grotesque et sublime. Tant ce « je crois en Lui » vaut son pesant d'or et résonne comme commandement : « Sois, en acte, l'Indien que tu *dis* ! » et, avec une plus petite voix que nous traduirons ainsi : « pour moi et ma jouissance, dût-elle aller jusqu'à la douleur » (Jarry conservant une vision sadique-anale de l'acte sexuel). Le visage maquillé de l'Indien, incarnation de cette survirilité, à l'instar du guerrier, est peint aux couleurs de celui qui va se mettre au service de la jouissance de cette femme, extrait du « régiment » et n'ayant plus que ça à faire... Façon de suggérer que *ledit surmâle est une invention fantasmatique de la femme*, et c'est avec cette turbine que le « géant de la route » va pédaler jusqu'à la mort, besognant inlassablement sa partenaire... La femme a la possibilité de « se mettre en roue libre » – c'est sa forme de liberté –, mais cela enclenche chez l'homme une contrainte colossale, celle de pédaler sans fin..., fût-ce « dans la choucroute », puisqu'il n'y a pas de terminus « rapport sexuel ».

UNE PASSION DE L'OBJET AU FÉMININ : LA « PASSION DE L'ÉPAVE »

Comme en contraste, donner du poids s'adresse aussi bien aux petits formats, à ceux que l'on appelle « les petites frappes », aux déshérités de la vie. Passion pour le raté, l'alcoolique, le laissé-pour-compte, l'homme laid

(ou étiqueté comme tel par elle-même) ou, pour actualiser le jargon, le *looser*. Il est avéré que ce type d'hommes marqué du sceau de l'impuissance peut faire un tabac chez telles femmes réputées gratifiées de tout. D'où la question, naïve mais symptomatique face à de tels couples : « Que font-ils donc ensemble, ces deux-là ? ! » « Qu'est-ce qu'elle lui trouve ? » Elle seule le sait. Choix d'objet répertoriable comme « l'amour de l'épave » : plus il est notoirement abîmé, plus elle peut donner de l'étoffe à ce modeste mâle, qui franchit rarement victorieusement les lignes d'arrivée des compétitions de la vie. Elle ira même le chercher, à la limite, dans les « couloirs de la mort », condamné et couvert d'opprobre, la tête au bord du panier : c'est alors qu'elle donne sa mesure, de *conjugaliser un déchet* de façon à le magnifier, en une figure de veuve noire anticipée. Jouissance d'être unie par avance avec un mort en sursis, « promis », comme on dit, à la chaise électrique, aussi mort que vif – geste qui, sous les apparences de générosité, réalise une jouissance. À un tel homme quasi marié avec la mort, et dès lors d'une fidélité à toute épreuve, elle vouera un attachement fervent, convoquant « le Maître absolu », soit la Mort, comme témoin à leurs noces sanglantes.

Quand *nul* ne croit plus en cet homme-là, elle se porte candidate pour lui accorder (sa) créance, en privé comme à la face du monde. Preuve que si « les femmes ne croient pas à leur fantasme », comme ose l'avancer Freud, elles s'activent pour croire au réel. Façon d'idéaliser le déchet en tenant à bout de bras ce « bras cassé » de la vie auquel elle tient lieu d'orthopédie – tel le petit délinquant rééduqué par « la bourgeoise », qui le fait renoncer aux « bêtises ». Contre-choix à enjeu œdipien, le raté étant choisi au nez et à la barbe d'un père de poids, qui lui voyait un tout autre parti et se trouve ainsi correctement bafoué dans son idéal. Qu'on se souvienne du défi magnifiquement résumé par Ovide du choix de l'homme au-delà du père par la fille : « Parmi tous, choisis en un, à condition qu'en tous, ce ne soit l'un¹² » (*Ex omnibus unum elige, dum ne sit in omnibus unus*). Mais de l'ensemble de tous les « non-pères », il s'agit bien d'extraire « l'un » singulier, ce qui suppose de le lester de ce poids qui, à ses yeux et sur sa balance, « fait la différence ».

Curieux effet d'écho inversé avec le fantasme masculin de la « femme pauvre », exemplifié par Lacan à travers le roman éponyme de Léon Bloy¹³. De même que l'homme cherche dans la femme pauvre l'être décompleté de tous les objets phalliques pour l'en pourvoir, tout en jouissant de son manque dont il devient propriétaire, de même telle femme cherche dans l'homme pauvre ou déprivé un dé-complément qui, dans son économie phallique à

12. Ovide, *Les métamorphoses*, X, 298-518 : à propos de Myrrha, la fille incestueuse.

13. L. Bloy, *La femme pauvre*, 1897 ; P.-L. Assoun, « Figures du féminin et inconscient de l'œuvre : la "femme pauvre" à l'épreuve de la psychanalyse », dans *La littérature et le divan. L'écrivain face au psychanalyste*, Paris, Hermann, 2011, p. 227-255.

elle, s'inscrit en supplément. Elle écrit, sur la scène de son fantasme et de sa vie, un nouveau chapitre du « roman de l'homme pauvre¹⁴ ».

DE L'AMOUR DU GRAND HOMME À L'ENTICHEMENT POUR LE PETIT HOMME

De ce zig-zag entre grand et petit hommes, atteste le cas George Sand : elle qui semble apprécier les hommes de format, du poète (Musset) au musicien (Chopin), on sait peu qu'elle a pourtant fini sa vie avec un graveur qui, par ailleurs non absolument dénué de talent, était visiblement choisi et mesuré selon une tout autre toise que les précédents, ce que l'on peut appeler, sur le mode de la romance, « son dernier amour¹⁵ ». Le nommé Alexandre Manceau avait, auprès de la dame de Nohant, une fonction de chevalier servant ou d'amant-domestique. Ce que Maxime Du Camp résume de façon caustique, et non sans jalousie, en la décrivant tractant à ses trousses ce petit garde du corps zélé dont elle est désormais inséparable.

La comptine résonne : « Il était un petit homme... », sauf à placer la « pirouette » dans la stratégie inconsciente féminine. Elle passe du poète et du musicien renommés au simple graveur sur cuivre, qui du moins partage sa vie pour de bon. On pourrait soupçonner que c'est une façon de se grandir par contraste, mais plus fondamentalement d'équilibrer les poids sur la balance de la castration, de donner une chance à l'homme de « faire l'homme », sans avoir besoin qu'il se déguise en génie... ou en « Indien » et fasse le surmâle : elle s'en charge elle-même tout en se faisant chouchouter.

LA POLITIQUE CEDIPIENNE : « L'AMOUR DE L'HOMME »

Replaçons cette figure dans le processus du devenir-femme reconstitué par Freud. À quel moment de la temporalité « l'amour de l'homme¹⁶ » surgit-il sur le trajet du devenir-femme, soit, en épure, comme *tiers choix* ? Après l'amour fou, primaire, inégalable pour la Mère – ensuite sciemment détestée pour donner le courage à la fille de s'en détacher –, après le grand appel au père rédempteur, surgit l'amour de l'homme. On comprend qu'elle puisse avoir le sentiment, avec ce « parcours de la combattante », de jouer son va-tout, en ce jeu de qui-perd-gagne. C'est en effet l'histoire d'une déception à répétition. Mais c'est aussi une tentative d'aterrissage après l'envol parental. C'est donc là qu'elle cherche son point de gravité. Le poids, c'est « la force, la pression exercée vers le bas par un corps physique soumis à la gravitation ». En donnant du poids à l'homme, elle quête elle-même le point

14. O. Feuillet (1858), *Le roman d'un jeune homme pauvre*, Paris, Calmann-Lévy, 1923.

15. E. Bloch-Dano, *Le dernier amour de George Sand*, Paris, Grasset, 2010.

16. S. Freud, *op. cit.*

de gravitation de sa vie. En lui donnant de l'importance et de l'influence (ce qui s'appelle « avoir du poids »), elle cherche à se poser et à s'em peser par la supléance de l'objet jadis refusé.

Si « liberté » il y a, c'est que, par une partie d'elle-même, elle secoue la contrainte qui la ferait dépendre de la réalité où elle s'aliénerait, elle sait ce qu'elle fait, elle sait *qu'elle* le fait, à savoir qu'il ne pèse que tant qu'elle en alimente les batteries et qu'elle peut les retirer *ad libitum*. C'est au fond ce qui la pousserait à *miser* sur l'homme, en tant qu'il doit rattraper les déboires antérieurs. Pour user de la rhétorique des contes, elle fait trois vœux et le dernier, pas question de le rater, il faut qu'il s'accomplisse... Tel est le « vouloir-femme ».

LA HAINE DU GRAND HOMME

Cela nous convoque à examiner le contre-exemple : le contraire du minus, c'est le grand homme. À définir fonctionnellement – au-delà de l'ampleur que Freud donne au concept, *via* « le paternel¹⁷ » – comme celui réputé avoir inscrit une plus-value sociale incontestable jusqu'à « se faire un nom », au point d'être re-nommé. Bref, un homme *réputé* de poids (avec l'appoint d'imposture nécessaire). Que l'on revienne à la belle description que contient *Le mépris* d'Alberto Moravia, où l'écrivain est minoré et humilié par une femme d'humble extraction qui en fait un impuissant, sexuel et social. C'est souvent ainsi que fonctionne ce que l'on nomme « mésalliance » sociale : c'est le (la) supposé(e) « moins » qui humilie et méprise le (la) supposé(e) « plus », sauf à en exploiter la faille masochiste.

Il peut s'agir d'aller chercher un homme même sur-reconnu par le désir social et d'en faire un petit mari, dûment rabougri. Ou mieux, inversement, élire un homme célèbre pour souligner qu'il est en fait méconnu, pour être son unique véritable admiratrice ! On se rappellera que ce sont autant de façons, encore une fois, d'en faire un petit autre tout à soi...

LE DÉGONFLAGE CATASTROPHIQUE : L'ÉCHEC DE MÉDÉE OU LA FIDÉLITÉ À MORT

Médée, encore. Mais réenvisageons la depuis son attitude envers « son » homme, le nommé Jason. Voilà apparemment un homme de poids, avec l'étoffe du héros, sauf à devoir tout, en tout cas sa Toison d'or, aux pouvoirs de sa magicienne de compagne. L'essentiel de son acte est tissé de la puissance du féminin. Force est donc de constater que c'est *elle* qui lui a donné

17. S. Freud (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, Folio/Essais, 1993.

tout son poids (ou presque). Jason, si ambitieux et habile soit-il, est l'agent exécutif du vouloir-femme de Médée. Cette corrélation entre le héros, le fils préféré de la mère et l'escroc, est du reste avérée, comme nous l'avons étayé ailleurs¹⁸. Tel est le véritable exploit du héros qu'il *fait croire*, avec culot et talent, il est vrai, qu'il a tué seul le père, par ses propres moyens, escroquerie brillante qu'il ne peut réaliser qu'avec l'aval de la mère, mais aussi avec l'aide de sa compagne de vie. Médée est sa commanditaire, elle a donc bien « fait » cet homme, homme-lige de son désir qu'elle a promotionné au point de trahir son père et de tuer son frère, bafouant ses Pénates.

On sait que le héros dont elle a tissé la tunique se comporte comme un arriviste plutôt minable, la congédiant brutalement pour s'unir à une petite princesse locale et faire alliance avec un beau-père riche et renommé. C'est là l'échec retentissant de Médée, d'avoir donné son poids à celui qui, dès le lendemain de son exploit promotionné, s'en allège en la renvoyant dans la famille qu'elle-même a ravagée au nom de son amour. Médée, c'est, plus que l'infanticide, l'« automatricide », qui frappe sa maternité, pour parer à cette banqueroute économique : ainsi « dégonflé », ce héros en défection revient vers elle comme un évidement interne. C'est la femme ruinée, en quoi elle produit un *crime mélancolique*¹⁹. Par un effet de vases communicants, elle se sent vidée, laissée en plan, par celui qu'elle a rempli à ras bord. Aussi, avant de s'envoler dans les airs, s'allégera-t-elle de ses objets les plus précieux, ses enfants, identifiés aux biens du père ainsi sinistrés. Médée, c'est la fidèle à mort, à l'objet qu'elle a fait et qui manque désormais à l'appel, ce qui passe par la mise à mort des enfants du père félon, qui se trouvent être aussi les siens.

Que Lacan puisse en faire « la vraie femme », « en son entièreté de femme²⁰ », c'est aussi façon pour lui de signifier le destin extrême du dépit amoureux absolu, du féminin bafoué : l'homme « empesé » par le désir, lorsqu'il entre dans la voie de trahison, produit l'une des plus colossales transformations de l'amour en haine chez la femme. Elle redevient « entière » et n'entre dans ses fonds que par l'horreur d'un acte exorbitant...

AIMER UNE FEMME : UNE ALTERNATIVE AU PÈSE-HOMME

Que se passe-t-il donc quand une femme éprouve que plus aucun homme décidément ne fait le poids, ou, plus fondamentalement, quand

18. P.-L. Assoun, « L'imposture héroïque. L'art du semblant », *Cliniques méditerranéennes*, 81/2010, p. 11-31.

19. P.L. Assoun, « Médée ou le crime mélancolique. Féminin, inconscient et inhumain », dans *Analyses et réflexions sur Sénèque, Médée, l'humain et l'inhumain*, Paris, Éditions Ellipses Marketing, 1997, p. 73-82.

20. J. Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 761.

il s'avère impossible de trouver le ressort désirant de gonfler l'engeance masculine ? C'est l'un des points de bascule dans le choix d'objet homosexuel au féminin, où aimer une femme s'avère une solution inconsciente. C'est en ce point de déception de l'homme en général, certes, mais, plus concrètement, l'échec de l'opération décrite de pondération de l'homme, qui le fait voir comme incurablement volatile. C'est alors que, changeant de toise, elle trouve chez une femme son propre point de gravité.

La suridéologie de l'autre femme qui donne à l'amour lesbien son style a pour enjeu de tourner le dos au semblant et à ses surcompensations nécessaires à l'hétérosexualité : il est essentiel que la femme aimée par une femme incarne – fantasmatiquement – une vérité nue. À preuve, l'amour à vie de la jeune homosexuelle pour sa Dame, qui ne l'a pas empêchée de faire semblant d'être la femme d'un homme en une conjugalité de convention... La passion homosexuelle de la femme revient à jouer la vérité de l'autre femme contre la corruption du masculin par le semblant, alors ravalé au « faux semblant » de l'ordre phallique.

LA FAVORITE OU FAIRE DÉSIRER LE SOUVERAIN

Peut-être le développement de cette dialectique culmine-t-il avec cette femme politique que l'on appelle « la favorite », qui, plus qu'un objet de plaisir, remplit l'office de maîtresse royale. Présentée comme celle qui a les faveurs du souverain en tant que son objet de prédilection, elle apparaît comme tout autre chose, par l'ascendant exceptionnel qu'elle acquiert, au point de régner sur le roi.

Cette fonction s'éclaire du paradoxe de la souveraineté qui, par *devoir d'être* en quelque sorte, n'est éprise que d'elle-même et qui, si elle peut jouir de soi et d'autres, ne peut sans déroger s'ouvrir à l'objet comme tel, ce qui concéderait une forme de dépendance (objectale). Indexé à l'adage auto-énoncé « L'État, c'est moi », le souverain est foncièrement au-delà du désir, surclassant tout autre et excédant tout objet. Au mieux se complète-t-il de plaisirs démultipliés. Il suffit de considérer les figures d'Agnès Sorel, de Gabrielle d'Estrée ou de Diane de Poitiers, de Madame de Maintenon – le paradigme du genre sans doute –, de Madame de Pompadour ou de la Du Barry, pour s'aviser qu'il s'agit d'une tout autre fonction avec ladite favorite. Si l'hystérique est celle qui fait désirer – c'est sa mission en quelque sorte –, la favorite est bien *l'hystérique d'État*. Sa signification s'éclaire si l'on s'avise qu'elle dote le roi d'un désir, voire du sentiment de l'être-père. Qu'elle vire au XIX^e siècle dans la version de la « femme et du pantin », comme dans le cas de Lola Montès détruisant le petit royaume de Bavière par la tocade de Maximilien, confirme le déclin de l'idée de la souveraineté et de son corrélat,

L'institution de la favorite. Fonction *inventée* au fur et à mesure par les intéressées, comme « savoir (y) faire », comme maîtresse, avec son souverain maître, s'extrayant ainsi du harem royal pour devenir une sorte de ministre du désir (ce qui trouve, dans la non-fonction de « première dame », un remake dérisoire et vaudevillesque, à proportion du dégonflage de la souveraineté, réduite à une nostalgie d'elle-même). Le souverain, le vrai, le sent bien, en s'y attachant morganaquement, dans la mesure où elle l'institue en retour sujet d'un désir, sujet pour le désir, qu'elle apporte en dot – ce qui fait qu'à terme le souverain est constitué comme... son Objet.

Le modèle de la « politique du féminin » se confirme ici exemplairement en se compliquant : comment la favorite donnerait-elle du poids à celui qui en a tant et tant, qu'en lui la *puissance* subjective s'égalé au *pouvoir* objectif (définition maximale de la « souveraineté ») ? C'est que, justement, elle lui donne l'envie de se décompléter suffisamment, lui conférant le poids qui lui manque... dans l'ordre du désir. Elle crée en lui ce fantasme réservé au commun des mortels, mais qui lui est refusé parce que ontiquement superflu, voire de « mauvais goût » : désirer *une* femme en particulier – en plus de la « reine mère » qui s'apparie à sa souveraineté –, au lieu de jouir virtuellement de toutes et de chacune. La favorite creuse en lui cet espace par où un *désir d'homme* s'inscrit dans *l'être du souverain* – en quoi elle lui devient à terme indispensable. Bref, c'est *au moyen et même au nom de ladite favorite que la jouissance royale condescend au désir d'homme*. La favorite est la plaque tournante, attrayante autant que fonctionnelle, entre l'homme et le roi – ce qui lui donne ce je ne sais quoi sur lequel s'éténue l'explication de l'historien pour rendre compte de son ascendant, et autour duquel se déploient les broderies romanesques : « Pourquoi diable l'a-t-il épousée secrètement ? » Le secret de la favorite est de fournir le précieux dé-complément à son être souverain, ce qui lui permet de rester connecté à l'ordre du désir.

LA LIBERTÉ OU LA POLITIQUE AU FÉMININ : L'ÉCONOMIE DU PRÉJUDICE

Ce qui prend forme ainsi, par le dévidement de ces figures qui en diversifient la dialectique, c'est la vérité du paradoxe dont nous partions. Quel sens donner à cette liberté dans la pratique du semblant, et ce que l'on a appelé la politique du semblant au féminin ? On aura compris que la femme n'est pas pour autant libre comme l'air, c'est plutôt qu'il y a du jeu dans le fonctionnement du masculin et du féminin et que, de ce jeu, elle devient experte, voire artiste. Telle est la version féminine, en acte, de l'humour, alors même qu'on la gratifie d'un moindre « sens de l'humour » que l'homme ! L'humour, la femme l'inscrit dans sa vie plus que dans son discours.

Cela s'inscrit dans une économie de la solitude et de l'entre-deux, dont l'enjeu est ce qui, dans son jeu, constitue la castration. Freud le situe du côté du préjudice comme figure du féminin²¹, mais ce qui apparaît dans ce jeu, à la fois serré et désinvolte, avec le « semblant », c'est l'attachement à *l'objet masculin suffisamment préjudicié* – ce qui l'amène à fixer sa libido sur un homme abîmé ou marqué d'un sceau de précarité, ou qu'elle puisse *désirer par où il manque*. Cette stratégie a au fond pour enjeu d'éviter le célibat, non au sens conventionnel de « se caser », mais en ce qu'il y a dans *l'être-seule* une épreuve, celle de s'avouer telle et de se trouver confrontée à son seul double... Cela suppose de jouer son va-tout en une version du *credo quia absurdum*, que l'héroïne de Jarry évoquée exprime au mieux à travers sa décision de croire au surmâle maquillé en Indien : « J'y crois parce que personne n'y croira... parce que c'est absurde... comme je crois en Dieu ! D'abord parce que *si d'autres y croyaient, je ne l'aurais plus à moi seule*, je serais trompée et jalouse, et puis *il me plaît de rester vierge*, de la seule manière qui ne soit pas incompatible avec la volupté, et que reconnaisse le monde, on est vierge quand on réunit deux conditions, n'être pas mariée, et que l'amant soit inconnu... ou impossible ! » Nous avons souligné cet énoncé de l'au-moins-un qui, dans l'érotique féminine, rappelle l'exigence d'un autre tout à soi, dont elle jouit parce qu'elle ne le partage avec personne, fût-ce un quidam qui remplit cette clause. Cela lui permet en effet de garder son être vierge de toute aliénation non consentie, et sachant que le fléau de la balance ne tombe jamais juste. Telle est la profession de foi ou la prière quotidienne de la femme, qui engage l'étrange croyance construite en cela qui s'appelle « l'homme », qui engage le féminin en un ajustement serré, entre le pire et le meilleur...

BIBLIOGRAPHIE

- ASSOUN, P.-L. 1983. *Freud et la femme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2003.
- ASSOUN, P.-L. 1992. *Le couple inconscient. Amour freudien et passion postcourtoise*, Paris, Économica-Anthropos, 2014.
- ASSOUN, P.-L. 1997. « Médée ou le crime mélancolique. Féminin, inconscient et inhumain », dans *Analyses et réflexions sur Sénèque, Médée, l'humain et l'inhumain*, Paris, Éditions Ellipses Marketing, 73-82.
- ASSOUN, P.-L. 1999. *Le préjudice et l'idéal. Pour une clinique sociale du trauma*, Paris, Économica-Anthropos, 2012.
- ASSOUN, P.-L. 2009. *Leçons psychanalytiques sur masculin et féminin*, Paris, Économica-Anthropos.

21. P.-L. Assoun (1999), *Le préjudice et l'idéal. Pour une clinique sociale du trauma*, Paris, Économica-Anthropos, 2012.

- ASSOUN, P.-L. 2010. « L'imposture héroïque. L'art du semblant », *Cliniques méditerranéennes*, 81 / 2010, 11-31.
- ASSOUN, P.-L. 2011. « Figures du féminin et inconscient de l'œuvre : la "femme pauvre" à l'épreuve de la psychanalyse », dans *La littérature et le divan. L'écrivain face au psychanalyste*, Paris, Hermann, 227-255.
- BLOCH-DANO, E. 2010. *Le dernier amour de George Sand*, Paris, Grasset.
- FEUILLET, O. 1858. *Le roman d'un jeune homme pauvre*, Paris, Calmann-Lévy, 1923.
- FREUD, S. 1931. « Sur la sexualité féminine », dans *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969.
- FREUD, S. 1939. *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, Folio / Essais, 1993.
- JARRY, A. 1902. *Le surmâle*, Paris, Éditions Ramsay / Jean-Jacques Pauvert, 1990.
- LACAN, J. 1966. « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 739-764.
- LACAN, J. 1971. *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006.
- LACAN, J. 2011. *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil.
- MORAVIA, A. 1954. *Le mépris*, Paris, Flammarion.
- OVIDE. *Les métamorphoses*, X, Paris, Le Livre de Poche, 2011.
- RAMEAU, J.-P. 1748. *Pygmalion*.
- RIVIÈRE, J. 1929. « La féminité en tant que mascarade », dans *Féminité mascarade*, Paris, Le Seuil, 1994, 197-213.

Résumé

Le féminin – que veut la femme ? – s'éclaire de sa « politique » envers le masculin. Il s'agit de dégager les conséquences structurales de la remarque de Lacan sur la « liberté à l'égard du semblant » échue à la femme, qui lui permettrait de « donner du poids à l'homme, y compris à celui qui n'en a aucun ». Ce qui fait dudit sexe féminin le sexe activé à construire l'homme pour y amarrer sa stratégie phallique et sa demande d'amour. De la « passion du déchet » au fantasme du « surmâle », c'est un « effet Pygmalion inversé » qui donne accès à un certain « choix d'objet » au féminin, au-delà de la « mascarade ». Il s'agit d'en suivre la dialectique interne au cœur du devenir-femme et au-delà, quand l'engeance masculine ne fait plus le poids, dégonflement du héros par le crime, dont Médée a fait le (re)nom. Un point d'orgue en est l'institution de la favorite, « hystérique d'État » qui allège le souverain de son être pour faire désirer l'homme.

Mots-clés

Semblant, poids, liberté, phallus, homme, femme, féminin, masculin, surmâle, favorite.

THE FEMININE OR FREEDOM OF PRETENCE : THE « SCALE-MAN »

Summary

The female one – what wants the woman ? – clarify yourself its "policy" towards the masculine. It is a question of releasing the structural consequences of the remark of

Lacan on “freedom with regard to the pretence” fallen with the woman, who would allow him “to give weight to the man, including with that which does not have any of it...”. What makes of the aforesaid female sex the sex activated to build the man to moor there his phallic strategy and its request for love. “Passion of waste” to the phantasm of the “surmâle”, it is a “Pygmalion effect reversed” which gives access to a certain “object-choice” to the female one, beyond the “masquerade”. It is a question of following of it the dialectical intern in the middle of the become-woman and beyond when the male race does not make any more the weight, “deflation” of the hero by the crime, whose Médée made it (Re) name. A point of organ is the institution of “favorite”, “hysterical of State” which reduces the sovereign of his being to make wish the man.

Keywords

Seeming, weight, freedom, phallus, man, woman, feminine, masculine, surmale, favorite.